

**GRAND
ENTRETIEN**



LAURENT PEYRIN-BIROULET

SPÉCIALISTE DES MALADIES INFLAMMATOIRES CHRONIQUES DE L'INTESTIN

« Je suis un optimiste qui surmonte des moments de découragement »

NUMÉRO UN AU MONDE dans le traitement et la recherche des maladies inflammatoires chroniques de l'intestin, le spécialiste qui exerce au CHRU est une sommité avec laquelle s'entretenir est passionnant.

La rencontre. On se retrouve dans son bureau au neuvième étage du CHRU de Brabois, avant le début de ses consultations. Que les patients nous pardonnent de l'avoir retenu un peu plus

longtemps que prévu mais une conversation n'est pas un acte technique ni un geste clinique. Elle peut se prolonger si le moment où l'on parle de questions essentielles et un peu personnelles, apporte un éclairage sur un parcours, une vie, des projets et fendille un peu la sphère intime.

Le décor est austère mais la vue constitue une belle contrepartie. Comme Laurent

Peyrin-Biroulet ne confond pas engagement et signe extérieur d'importance, on comprend vite qu'il n'accorde pas beaucoup d'intérêt à ces questions secondaires. Tout ce qui l'intéresse appartient au domaine de la passion et du temps après lequel il court au point de faire des journées à rallonge et des nuits minuscules.

Le contexte. Le professeur Laurent Peyrin-Biroulet personnalise aujourd'hui une expertise internationale sur les maladies de l'inflammation de l'intestin. Les études bibliométriques portant sur les cinq dernières années (source Comité national de coordination de la recherche) montrent que le professeur se positionne au premier rang mondial sur les travaux autour des maladies inflammatoires chroniques de l'intestin (Mici).

La notoriété de Nancy dans la spécialité s'est accrue en s'appuyant sur des projets et réalisations d'envergure qui fédèrent de nombreux partenaires. En dix ans, Nancy est devenu leader mondial en soins et recherche pour les Mici.

Le personnage. Il ne répond jamais mécaniquement aux questions et surtout il ne laisse aucun

blanc. La spontanéité semble le fil conducteur de son fonctionnement. Est-il sensible aux éloges, à la reconnaissance de ses pairs ? Il affecte de ne pas rechercher la caresse des honneurs mais on devine qu'il n'est pas mécontent de sortir de son cadre professionnel pour allonger son historiographie et recevoir quelques volutes d'encens afin d'effacer le sentiment d'injustice et de frustration qu'il a pu ressentir parfois lorsqu'il mettait tant d'énergie à se consacrer à la recherche en ayant l'impression d'être incompris, pour ne pas dire délaissé.

Il se raconte naturellement. D'autres, dans les mêmes conditions, donneraient une impression d'ennui, lui de bonne humeur, se prête au jeu sans essayer de brouiller les cartes. Ce qui donne beaucoup d'intérêt et de substance à la discussion.



Comment devient-on un leader mondial en soins et recherches dans le domaine des maladies inflammatoires et chroniques de l'intestin ?

Laurent Peyrin-Biroulet

« Il n'y a pas de recette miracle. C'est le travail. Il faut faire deux journées en une. C'est assez dur surtout lorsqu'on vieillit. »

Vous n'avez que 45 ans...

« J'ai commencé relativement jeune, j'avais 30 ans. Ça a été quinze années de folie : vingt heures par jour, sept jours sur

sept. Quinze ans à se coucher à trois/quatre heures et se lever à sept heures. Le gros problème qui se pose dans la recherche, c'est que nous sommes dans une compétition mondiale. J'essaie de faire comprendre que la recherche ne s'arrête pas le soir ni le week-end. C'est une course. Soit on est in, soit on est out. Si on se relâche, des Chinois ou des Américains vont prendre la place. »

La lassitude ne vous gagne jamais ?

« Non, on a des semaines très riches et variées. C'est exceptionnel, on a plusieurs vies en une. C'est l'adrénaline qui nous tient lorsqu'il faut concilier les consultations (près de 1 000 par an), la recherche, les conférences. Il faut un capitaine dans le bateau, une personne qui pousse tout le monde. Comme on a débuté il y a dix ans, on est une équipe jeune et motivée. Ils savent que s'ils ont besoin de moi, je ré-

ponds immédiatement. Quand j'ai demandé quelque chose, il faut que ce soit réglé dans les trente secondes. Si on a un patient qui ne se sent pas bien, on le voit immédiatement. On a une disponibilité présente ou par mail.

Il y a eu une décennie dure mais je l'ai pris comme une obligation de faire ses preuves. Le CHRU le demande avant d'accorder carte blanche. J'ai failli craquer plusieurs fois et répondre aux sollicitations de grandes universités américaines mais depuis quelques années, on voit que localement les choses se mettent en branle. »

Pourquoi ne pas avoir dit oui aux universités américaines qui voulaient vous recruter ?

« C'est une question que je me pose souvent. Il y a trois explications. Ici on m'a dit, tu travailles beaucoup tu as toute liberté pour t'organiser. Mon chef de service, le professeur Jean-Pierre Brunowicki, a toujours pensé que le CHRU devait être efficace.

Mes quatre enfants sont nés à Nancy et j'ai décidé que mes choix de vie seraient professionnels et familiaux. On a tout de suite accroché avec la Lorraine. Je venais de Grenoble, Nancy est une ville de taille moyenne, étudiante, jeune, suffisamment grande, à proximité de Paris avec le TGV. Les gens sont beaucoup plus sympa que dans le Sud. J'ai tout de suite senti que la Lorraine était le compromis parfait.

Ma femme est norvégienne, mes enfants parlent plusieurs langues. Le groupe a été construit ici. Il y a une qualité de vie meilleure, l'équipe à laquelle j'appartiens est là. J'en viens à défendre Nancy. »

On dit le CHRU en grande difficulté financière et pourtant il se situe en pointe dans plusieurs spécialités. Ce n'est pas un paradoxe ?

« Notre force, c'est la qualité des équipes et des personnes. Notre directeur général, Bernard Dupont, est ouvert à soutenir les initiatives qui marchent. La thématique des Mici rapporte plusieurs millions d'euros de recherche chaque année. Il y a une volonté d'avancer. Bernard Dupont a ce souci d'avoir des investissements raisonnables et intelligents.

Mais tout cela tient à peu de choses. Quand mon mentor est parti de Lille pour aller à New York tout est tombé. Si je partais demain matin, malgré la qualité des équipes, il y aurait des difficultés. Ici, l'environnement scientifique est suffisant, on peut faire de belles choses. Je suis un optimiste qui surmonte les moments de découragement.

De trente à quarante ans, j'étais sur la scène nationale et internationale. Depuis cinq ans je me suis ancré dans le tissu local. Ce que j'ai fait au niveau national et international, je vais le développer à Nancy. C'est un autre challenge. On rencontre des personnes avec lesquelles on peut interagir. On est content d'arriver et d'être attendu à New York mais c'est épisodique alors que le tissu local est quotidien. »

La médecine c'était une vocation ?

« J'ai décidé d'être médecin car l'une des personnes qui m'ont le plus impressionné dans la vie, c'était mon médecin traitant. J'habitais dans un village de 2 200 habitants. Il aimait soigner, aider, je trouvais ça incroyable. C'est par là que suis venu à la médecine. Tout le monde dans ma famille est horloger et musicien de jazz. Voyez, c'est totalement différent. »

Pourquoi cette spécialité ?

« Ça dépend des rencontres et de ce que l'on fait. J'ai adoré mon stage à Grenoble en gastro-entérologie. Les Mici, c'est parce que nous avions une cohorte de patients inexploités (la cohorte est un type d'enquête dont le principe est le suivi d'un groupe de personnes). Aujourd'hui tous les jeunes professeurs en gastro-entérologie vont sur les Mici. »

Vous êtes dans le classement mondial des dix meilleurs médecins par spécialité. C'est une

reconnaissance ou un fardeau à porter ?

« Il faut prendre tous les classements avec des pincettes. On est premier en Europe, premier ou deuxième au monde suivant les classements. Ça dépend des articles publiés. A titre personnel avec mes points de recherche, j'amène plus d'un million d'euros au CHRU. Ça me fait toujours rire, dans les classements mondiaux, il y a New York, Los Angeles et Nancy.

Quand je vois mon nom et que les gens viennent pour moi dans une conférence, ça me fait toujours bizarre. »

Vous êtes un médecin connecté. L'intelligence artificielle est-elle un accélérateur dans vos recherches ?

« On travaille beaucoup sur les nouvelles technologies. On a une clinique virtuelle : c'est le suivi des patients. Lorsqu'ils ne sont pas au CHRU, ils font un examen des selles – le kit s'achète en pharmacie-, ils font le test avec leur smartphone et ça nous arrive directement. On sait si un patient est en poussée ou pas. L'évolution, c'est qu'avant on voyait les patients tous les six mois, là on veut qu'ils aillent bien toute l'année. Avec l'intelligence artificielle, on a un énorme projet.

On avait créé un index pour regarder l'activité de la maladie sur des biopsies. C'est devenu une référence mondiale, c'est l'index de Nancy, on vient de le modéliser. On pratique la biopsie, on l'a met dans la machine et le logiciel nous dit si c'est actif ou pas. Avant c'était "l'anatophtat" qui nous donnait le résultat. On est en train d'avancer à fond les ballons. C'est exceptionnel. »

Vous êtes à nouveau à l'avant-garde

« On sait tous à peu près où vont aller les Mici dans cinq ans. Il faut avoir la force de frappe et effectuer le travail pour y parvenir. Ici on a créé pas mal de nouveaux concepts. Je n'ai jamais suivi la masse, à tous les niveaux. J'ai toujours été relativement indépendant. J'essaie de penser pendant une heure en me demandant : qu'est-ce qui est complètement fou ? Mon mentor à Lille était un créatif. »

Qu'est-ce qui peut vous arriver de plus ?

« Que la santé tienne, que les collègues prennent de plus en plus de responsabilités afin que l'on puisse avoir les moyens de nos ambitions. On a besoin de moyens humains. »

C'est possible avec des hôpitaux en crise ?

« Oui ? Le fait que l'on rapporte des fonds grâce à la recherche, doit nous permettre d'avoir un pourcentage de réinvestissement. Autrement ce serait démotivant pour nous. Ce serait aussi une mauvaise stratégie, car il n'y aurait plus aucun investissement. Si je devais émettre une critique, c'est qu'à Nancy on veut tout faire, alors qu'il ne faudrait que deux ou trois priorités. C'est dur à gérer sur le plan politique et stratégique mais les équipes qui sont dans le peloton de tête doivent être soutenues. Au CHRU il y a quand même cette volonté d'avancer en donnant des moyens à "l'élite" sans oublier les autres. »

Vous pourriez faire autre chose que passer votre vie à l'hôpital ?

« J'ai beaucoup de passions à côté. J'aimerais bien retrouver une santé à peu près correcte. Le poids de la fatigue une fois qu'on devient numéro un dans le monde et qu'on a 45 ans, incite à se remettre en permanence en question. Il faut aussi prendre un peu plus de temps pour souffler. Mon objectif pour 2020 c'est la famille et priorité au sport. »

Pierre Taribo

« VINGT HEURES PAR JOUR, SEPT JOURS SUR SEPT. »

« J'AI FAILLI CRAQUER PLUSIEURS FOIS ET RÉPONDRE AUX SOLLICITATIONS DE GRANDES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES. »